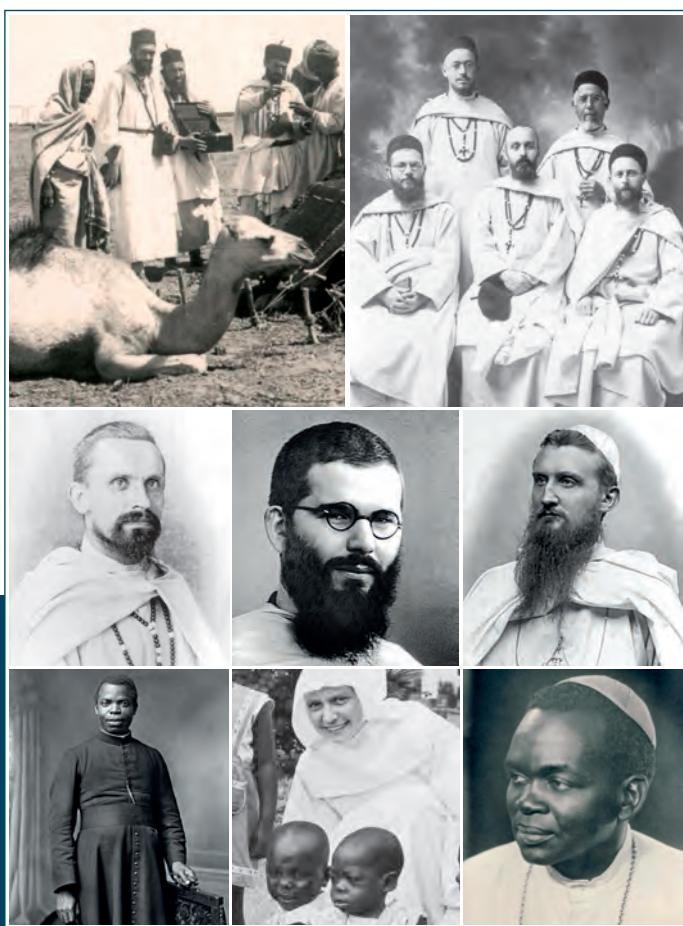


Francis Nolan

Les Pères Blancs

entre les deux guerres mondiales

Histoire des Missionnaires d'Afrique (1919-1939)



mémoire d'Églises

KARTHALA

COLLECTION

mémoire d'Églises

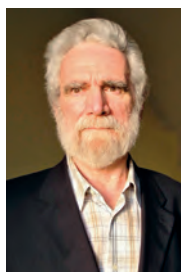
dirigée par Paul Coulon

Cet ouvrage continue l'histoire de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs), commencée dans deux livres précédents de cette collection – ceux de Jean-Claude Ceillier et d'Aylward Shorter – pour la période allant de 1919 à 1939. Fondée en 1868 par Mgr Lavigerie, la Société a concentré toutes ses activités missionnaires sur le continent africain, à part un seul poste à Jérusalem. En Afrique subsaharienne, les missionnaires sont arrivés avant la domination politique européenne sur le continent. Mais, entre les deux guerres, la Mission s'est développée dans le cadre du système colonial français, belge et britannique.

Le but premier du missionnaire était religieux. Il ne s'agissait pas d'enseigner quelques formules et de baptiser, mais d'infuser chez le nouveau chrétien une foi profonde et un style de vie à l'imitation du Christ. L'influence de la Mission débordait largement sur la société africaine. Chaque poste de mission consistait en une organisation complexe de communautés de vie, administrée par les Pères, avec souvent un ou plusieurs Frères chargés des choses matérielles, un couvent de Sœurs et une équipe de catéchistes.

Entre les deux guerres, les Pères Blancs ont travaillé dans de nombreux pays, en partant d'Alger, au Nord du continent, jusqu'au Malawi sous l'équateur. Bien qu'ils aient reçu la même formation, ils ont su adapter leurs méthodes d'approche aux circonstances de chaque vicariat. À chaque région sa particularité, dessinée par le contexte.

C'est là l'histoire d'une seule société missionnaire, et comme il est impossible de tout dire, cette histoire est relativement partielle. Il reste encore une abondance d'informations et de documentation pour d'autres historiens désireux de poursuivre cette étude.



Francis Nolan, né en Angleterre en 1934, fait partie des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). Ordonné prêtre en 1958 après des études en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas. Maîtrise en histoire (Oxford). Maîtrise en Études africaines (Université du Sussex). Doctorat en histoire à Cambridge avec une thèse sur le christianisme en Tanzanie. Après plusieurs années d'enseignement au Royaume-Uni et en Tanzanie, il a passé vingt-quatre ans au service de plusieurs paroisses rurales de ce dernier pays. Il est actuellement dans une paroisse de Dar es Salaam.

LES PÈRES BLANCS
ENTRE LES DEUX GUERRES MONDIALES

En recourant à l'histoire croisée avec les autres sciences sociales (anthropologie, sociologie...), la collection *Mémoire d'Églises* s'intéresse à tout le parcours historique qui a vu le christianisme réaliser peu à peu la première mondialisation, du Moyen Orient originel à l'Occident européen, aux nouvelles terres des Amériques puis à l'Orient extrême et à l'Océanie.

Elle entend traiter de toutes les communautés chrétiennes – catholiques, protestantes, orthodoxes –, où qu'elles soient, dans une perspective mondiale. Si elle privilégie celles du sud, c'est parce que ces dernières se penchent aujourd'hui sur leurs origines et veulent en connaître les sources. Elle met en lumière les rapports (conflits et/ou dialogue) que ces communautés ont entretenu avec les autres religions et les diverses cultures.

Cette collection est dirigée par Paul Coulon, directeur honoraire de l'Institut de science et de théologie des religions à l'Institut Catholique de Paris, rédacteur en chef (2007-2012) de la revue *Histoire & Missions Chrétiennes* éditée par les éditions Karthala, membre titulaire de l'Académie des sciences d'outre-mer.

KARTHALA sur internet:
www.karthala.com
(paiement sécurisé)

Couverture, de haut en bas, de gauche à droite :

1. En monde musulman : Nomades avec les nomades ; à l'Institut des Belles Lettres Arabes (Tunis), les pères Py, Sallam, Chenevière, Focà et Demeerseman.
2. Quelques figures : Le P. Paul Voillard, le P. Léon Leloir, M^{gr} Victor Roelens.
3. Clergé africain et sœurs missionnaires : Abbé Stefano Kaoze ; Sœur Anna Maria Huismans ; M^{gr} Joseph Kiwanuka.
(Crédit : Archives des Missionnaires d'Afrique/Pères Blancs, Rome).

© Éditions KARTHALA,
2015 ISBN :
978-2-8111-1409-1

Francis Nolan (P. B.)

Les Pères Blancs entre les deux guerres mondiales

**Histoire des Missionnaires d'Afrique
(1919-1939)**

Traduit de l'anglais par Raphaël Deillon, M. Afr.

**Éditions Karthala
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

**Dans la même collection, aux éditions Karthala
deux titres ont précédé cet ouvrage**

Jean-Claude CEILLIER, *Histoire des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs).
De la fondation par M^{gr} Lavigerie à la mort du fondateur (1868-1892)*,
2008, 303 p., Cahier Photos hors-texte.

Aylward SHORTER, *Les Pères Blancs au temps de la conquête coloniale.
Histoire des Missionnaires d'Afrique, 1892-1914*, 2011, 347 p., Cahier
Photos hors-texte.

**Au secrétariat des Missionnaires d'Afrique/Pères Blancs (France)
5, rue Roger Verlomme, 75003 Paris**

Aylward SHORTER, *Les Pères Blancs et la Grande Guerre. Histoire des
Missionnaires d'Afrique (1914-1922)*, Paris, 2010.

Dédicace

Je dédie ce livre aux Frères qui ont toujours reçu moins d'égards que leurs confrères prêtres. Je le dédie à ces Frères dont le dévouement et l'ingéniosité resteront gravés dans la pierre des cathédrales, des églises, des écoles et des ateliers bâtis de leurs mains, et cela, bien longtemps après que le souvenir des Pères aura disparu.

Remerciements

Je voudrais remercier ici tous les confrères qui m'ont aidé d'une manière ou d'une autre tout au long de ces six dernières années, et tout particulièrement les archivistes de la Maison Généralice à Rome: Ivan Page, Stefaan Minnaert et François Richard; ainsi que Pierre Féderlé à Paris et René van der Maast à Dongen. Je dois également ma reconnaissance à Donald MacLeod pour avoir revu et corrigé mes textes avec l'œil aiguisé du professionnel; André Vincent pour son recours avisé dans l'explication d'expressions françaises peu courantes rencontrées dans certains documents; Aylward Shorter et Jean-Claude Ceillier pour leurs commentaires sur mon texte; les Supérieurs Généraux qui se sont succédé, Gérard Chabanon et Richard Baawobr pour m'avoir accordé cette chance et ce laps de temps pour mener à bien mes recherches et rédiger mon livre, Otmar Strzoda pour l'accueil qu'il m'a toujours si bien réservé à Rome. Sœur Hildegunde Schmidt, archiviste des Sœurs Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, (Sœurs Blanches), Dottore Alfredo Tuzi de l'Archivio Segreto Vaticano et Dottore Fosci aux archives de la *Congregatio pro Gentium Evangelizatione* m'ont été également d'une aide très précieuse. Je remercie aussi le Professeur John Iliffe qui a lu mon manuscrit final et fait de nombreux commentaires qui m'ont été très utiles.

Abréviations et définitions

AAS	<i>Acta Apostolicae Sedis</i> . Journal officiel du Saint-Siège. Il est mensuel et contient les principaux décrets, lettres encycliques et décisions des Congrégations romaines.
AGMAfr	Archives conservées à la Maison Générale des Missionnaires d'Afrique
Catéchumène	Un catéchumène est un candidat qui se prépare à recevoir le baptême. Jusqu'à un passé assez récent, le temps du catéchuménat durait quatre ans dans les missions des Pères Blancs. Durant sa première ou ses deux premières années, on l'appelait postulant ou postulante, après quoi, on entrait dans le catéchuménat proprement dit pour y achever les quatre ans.
CREDIC	Centre de Recherches et d'Échanges sur la Diffusion et l'Inculturation du Christianisme. Bien que basé à Lyon, chaque année c'est une autre ville d'Europe que l'on choisit pour y tenir une conférence annuelle dont le sujet porte sur un aspect particulier de l'histoire de l'Église. Les textes des conférences sont publiés chez Karthala.
Douar	Village arabe au départ constitué d'un groupement de tentes.
Chapitre général	Le Chapitre fait autorité dans la Société. C'est l'assemblée à périodes régulières d'une majorité de délégués élus et d'une minorité de membres ex-officio. Entre les deux guerres mondiales, les Chapitres ont été convoqués en 1920, 1926 et 1936.
MM	Maison Mère. Quartier général de la Société jusqu'en 1953 situé aux abords d'Alger, quartier appelé Maison Carrée, nom qui, pour tous les Pères Blancs, représentait la Maison Mère.
Néophyte	On appelle néophyte un chrétien nouvellement baptisé.
Pagan	Dérivé du mot latin <i>pagus</i> = pays, région ou communauté. <i>Paganus</i> signifie originaire du pays. (Il a donné en français des mots tels que <i>pays</i> , <i>paysan</i> .) Les premiers chrétiens de l'Empire romain étaient des gens de la ville.

Saint Paul, tout au long de ses voyages, ne parle jamais des gens de la campagne. Le mot a pris plus tard un sens péjoratif du fait du snobisme des gens des villes. En Afrique, la religion païenne se caractérise par la crainte qu'inspirent les forces naturelles, un culte voué aux ancêtres et la croyance en un Dieu suprême, bien éloignés des soucis quotidiens. Certaines pratiques telles que la divination ou la sorcellerie ne sont pas en elles-mêmes des actes religieux, ni, d'ailleurs, la possession par un esprit sous forme de *mashetani*, et semblent avoir été importées dans un passé relativement récent du Moyen Orient via l'Islam. J'utilise ici le mot *païen* dans son sens originel, sans autre connotation.

- PE** Le *Petit Écho*. C'est la principale revue éditée par les Missionnaires d'Afrique, dix fois l'an, pour faire écho de la vie interne de l'Institut.
- RA** Des *Rapports Annuels* étaient établis dans chaque circonscription et Vicariat puis envoyés à la Maison Mère. On en envoyait copies à la Sacrée Congrégation pour la Propagation de la Foi (SCPF) et à un certain nombre de maisons de la Société. Malgré les recommandations répétées de la Maison Mère de les faire brefs, ces rapports totalisaient certaines années plus de 250 000 mots, et pour les seules années 1924-1925 plus de 300 000. Vu que les vicaires apostoliques dépendaient des rapports pour le remboursement des fonds, ils dépeignaient naturellement la situation sous un jour favorable susceptible de leur garantir des ressources à la hauteur de leur description.
- SCPF** *Sacra Congregatio de Propaganda Fide*: Sacrée Congrégation pour la Propagation de la Foi. Fondée en 1622 par Grégoire VII, elle nomme les évêques et les préfets apostoliques, fixe et délimite leurs juridictions, supervise les séminaires et les sociétés missionnaires sans vœux (telles que les Pères Blancs). Elle a autorité sur les ordres religieux dans les pays de mission. En 1982, elle prend le nom de *Congregatio pro Gentium Evangelizatione*, Congrégation pour l'Évangélisation des Peuples.
- Supérieur général** Le Supérieur général est élu par le Chapitre. Selon les Constitutions de 1933, il exerçait une autorité directe et immédiate sur toutes les maisons et sur tous les membres de la Société, soit par correspondance, soit en les visitant lui-même ou en y envoyant des délégués qu'il avait la liberté de choisir. Il est assisté de quatre conseillers, élus par le Chapitre.

- TBA** Les archives de l'archidiocèse de Tabora.
- Vicaire apostolique** Dans une grande partie de l'Afrique, on ne voit apparaître l'autorité hiérarchique d'évêques locaux qu'en fin des années 1950. Jusqu'alors, les territoires de mission étaient sous l'autorité de vicaires ou préfets apostoliques. On appelle vicaire apostolique celui qui officie au nom du Pape. Il est, dans les ordres de l'épiscopat, différent du préfet apostolique qui a sous sa juridiction un nombre plus petit de postes de mission. Avant que soient créés les vicariats apostoliques en Afrique de l'Est et en Afrique Centrale, le territoire était divisé en juridictions connues sous le nom de pro-vicariats.
- PB** Les membres de la Société des Missionnaires d'Afrique sont connus sous le nom de Pères Blancs, qu'on leur a donné à Alger, pour les distinguer des Lazaristes qui, eux, portaient la soutane noire. Ce nom (sans référence aucune à la couleur de peau) fait simplement référence à l'habit religieux qu'ils portaient, calqué sur le costume traditionnel algérien : une *gandoura*, tunique droite de laine blanche, et, par dessus, un *burnous*, ample cape blanche à larges pans, au cou un rosaire à grains noirs et blancs et, sur la tête, une chéchia de feutre rouge.

Introduction

Voici l'histoire de la Société des Missionnaires d'Afrique (communément appelés Pères Blancs), pour la période allant de 1919 à 1939. Fondée en 1868 par M^{gr} Lavigerie, archevêque d'Alger, ses membres furent les premiers missionnaires catholiques à s'aventurer aussi bas dans le Sahara, à pénétrer la région des Grands Lacs et à remonter aussi haut les rivières du Sénégal et du Niger¹. L'Église de France se trouvait être le *leader* dans le mouvement missionnaire catholique moderne et, pendant la première moitié de son existence, les membres de la Société étaient en majorité des Français. Cet état de fait lui a tout naturellement imprimé un caractère marqué de centralisation et d'autoritarisme. Mais, dès ses débuts, la Société s'est voulue internationale quant à la formation de ses membres et à la vie de communauté. Parmi les premiers membres de la Société, on trouve aussi bien des Européens que des Nord-Américains, des Arabes, des Kabyles et des Africains d'Afrique de l'Est. À part un seul poste à Jérusalem, toutes les activités missionnaires se concentraient sur le continent africain, comme le laisse entendre le nom même de la Société. On les trouvait dans les colonies françaises, belges, allemandes et britanniques.

Chaque congrégation missionnaire a ses priorités et ses propres méthodes. Après avoir décidé de communautés internationales d'au moins trois par poste, Lavigerie édicta en principe strict la connaissance approfondie de la langue, de l'histoire et des coutumes de la population. Il exigeait une formation longue et sérieuse des nouveaux chrétiens que quatre ans de catéchuménat préparaient au baptême. Il voulait un clergé et des congrégations religieuses qui soient africains et un style de vie et de formation adapté à la culture et au lieu².

Le but premier du missionnaire était religieux. Il ne s'agissait pas d'enseigner quelques formules et de baptiser, mais d'infuser chez le nouveau chrétien une foi profonde et un style de vie à l'imitation du Christ. L'in-

1. La période précédente de l'histoire de la Société a fait l'objet du livre récemment écrit par Jean-Claude Ceillier *Histoire des Missionnaires d'Afrique – Pères Blancs. De la fondation par M^{gr} Lavigerie à la mort du fondateur 1868-1892*, Paris 2008, également traduit en anglais, et, en 2 volumes, d'Aylward Shorter, *Cross and Flag in Africa*, New York, 2006, ainsi que *African Recruits and Missionary Conscripts* (London 2007) qui couvre la période allant de la mort du fondateur à fin de la première guerre mondiale : *Cross and Flag in Africa* d'A. Shorter est paru en français : *Les Pères Blancs au temps de la conquête coloniale. Histoire des Missionnaires d'Afrique, 1892-1914*, Paris, Karthala, 2011.

2. Cardinal Charles Lavigerie, *Instructions aux Missionnaires*, Namur, 1950.

fluence de la Mission allait bien au-delà de la croyance et de la pratique religieuse de l'individu ; elle débordait largement sur la société africaine. Les missionnaires ont alphabétisé, introduit les soins de santé, libéré la sorcellerie de sa terrifiante emprise, amélioré les cultures et apporté des techniques nouvelles. Ils ont redéfini le rôle de la famille et la place de la femme dans la société. Les Sœurs, de leur côté, ont réussi non seulement à les former aux soins ménagers, mais leur ont insufflé l'estime de soi et le sens du respect qui leur est dû. Cette transformation se consolida grâce à la formation de congrégations de Sœurs africaines.

« Dans certains pays où la femme est traitée quasiment en esclave, les gens sont surpris de voir l'initiative exemplaire qu'ont prise des religieuses indigènes qui enseignent le catéchisme et qui s'activent à toutes sortes de travaux. Elles éveillent chez les femmes en général, le désir de s'émanciper et d'en faire de même. Elles font comprendre aux hommes qu'ils ne peuvent pas constamment maintenir leurs compagnes au rang de femmes soumises »³.

L'Europe et l'Amérique du Nord ont pris davantage conscience de ce qu'était l'Afrique au travers des diaires des missionnaires, de leurs correspondances, de leurs conférences et des photos qu'ils en rapportaient.

Les missionnaires en étaient bien conscients : les valeurs chrétiennes devaient se greffer sur les valeurs traditionnelles de la société. D'après Tertullien, écrivain du III^e siècle en Afrique du Nord, l'âme est chrétienne de nature – *anima naturaliter christiana*. Les missionnaires arrivant en Afrique ont cherché et trouvé quantité de valeurs et de coutumes tout à fait compatibles avec l'apport de leur enseignement. Remy McCoy, qui a travaillé pendant de nombreuses années au Nord Ghana, écrivait, parlant des premiers temps de son arrivée :

« Je crois que nous avons réellement le sentiment d'apporter Dieu aux Dagaabas alors que nous allions le rencontrer en eux. Nous avons besoin d'un peu d'expérience pour découvrir qu'il n'y avait nulle part où Dieu n'ait été là, ni aucun cœur qui ne l'ait découvert, ne serait-ce que d'une façon imparfaite et confuse. Il avait travaillé au milieu des Dagaabas pendant très longtemps, préparant le terrain de leur cœur aux semences de sa parole et il attendait patiemment de nous accueillir en eux quand nous avons finalement été balancés à Jirapa »⁴.

(Il utilise le mot *balancé* pour décrire leur arrivée sur un camion d'une tonne et demie par des routes qui n'en étaient pas.)

Pendant la première période de la mission, celle du XIX^e siècle, l'initiative est bel et bien partie des missionnaires. Mais la réponse de l'Afrique

3. Le Roy Ladurie, Sr. Marie, *Pâques africaines*, Paris, 1965, p. 174.

4. McCoy, F. Remigius, *Great things happen*, Montreal, 1988, p. 42-43.

subsaharienne fut telle qu'il faut comprendre l'évangélisation comme un phénomène africain auquel l'Église d'Europe aurait prêté main forte par ses hommes et ses femmes. L'adoption du christianisme fut perçue comme un plus dans le développement des valeurs et cultures déjà existantes. Le mot « conversion » a soulevé bien des discussions académiques par le passé. Dans ce contexte historique, la réflexion missionnaire aidant, le mot « conversion » n'est pas un terme particulièrement heureux, vu qu'il implique un changement radical et sans continuité.

Le Père Blanc type était à l'époque supposé être capable de s'improviser enseignant, agriculteur, constructeur, administrateur, médecin, d'apprendre la langue, d'approfondir la culture, d'écouter et de prêcher au peuple. Excepté pour les Frères, la formation du Père Blanc ne prévoyait aucune spécialisation, mais comportait des travaux manuels qui le préparaient à remplir le rôle d'homme à tout faire. Il en allait de même au séminaire pour la plupart des professeurs de théologie, de bible, de philosophie et de droit canon ; chacun devait être prêt à devenir un enseignant compétent sans y avoir été spécialement formé ni préparé. On disait d'eux avec admiration : « Ce sont des débrouillards. »

L'incursion du pouvoir politique européen à l'intérieur de l'Afrique a soulevé des problèmes d'adaptation chez les peuples colonisés. Les missions ont aidé les gens à se faire aux changements survenus dans leur monde, à apprendre à se l'expliquer et à le prédire autrement. On apprit à dépister les besoins et les carences de la société traditionnelle et à leur trouver des solutions. Le P. Tempels avançait que les valeurs fondamentales chez les Africains sont la vie, la fertilité et la communauté⁵. À une société traumatisée par la maladie, l'insécurité et, parfois, la famine, les missionnaires présentaient l'idée neuve d'une vie après la mort. Ils refaisaient les santés avec ce qu'ils en savaient et les médicaments qu'ils avaient. Leurs conseils, tout simples, sur les soins aux bébés, portaient leurs fruits⁶. L'exigence pour les chrétiens baptisés d'être monogames fit grimper le taux des naissances dans les familles jusque-là de tradition polygame. Ils introduisirent une nouvelle forme de communauté, celle de l'Église, où la rédemption transcende la personnalité de l'individu, complétant et enrichissant l'instinct africain qui prône la solidarité au quotidien⁷.

La Mission, entre les deux guerres, s'est développée dans le cadre du système colonial. En Afrique subsaharienne, les missionnaires étaient arrivés avant et indépendamment de la domination politique européenne sur le continent. Au départ, l'insécurité et les conflits omniprésents avaient rendu l'évangélisation difficile en certaines régions et impossible en

5. P. Tempels, *La philosophie bantoue*, Élisabethville, 1945 ; Paris, 1959.

6. Par exemple, réduire les décès par pneumonie en emmaillotant les nouveau-nés, enseigner l'hygiène en conseillant de renoncer à la coutume traditionnelle qui privait du lait maternel le nouveau-né dans ses premiers jours pour le mettre au régime de la bouillie.

7. Pour une explication théologique sur ce point, voir Adam Karl, *The Spirit of Catholicism*, London, 1929.

d'autres. La situation s'améliora une fois que le régime colonial eut imposé la force de sa puissance militaire. À l'exception du Sahara, la résistance envers les nouveaux maîtres, s'estompa vers la fin de la première guerre mondiale. On peut dire que la période de paix d'entre les deux guerres coïncida dans le monde africain avec une période de tolérance envers le pouvoir colonial. L'administration se mettait en place et de nouveaux moyens de transport et de communication à longues distances voyaient le jour. En collaboration avec les Sociétés missionnaires de diverses confessions chrétiennes, des services d'éducation et de la santé se créaient. Dans les quinze ans qui ont suivi la seconde guerre mondiale, le système impérial perdit sa volonté et sa capacité de commander devant une nouvelle classe de gens instruits qui se levait pour exiger de prendre en main les structures coloniales. Alors que le pouvoir colonial s'était préparé à régner sur le long terme, les missionnaires avaient, dès les débuts, conçu leur rôle comme temporaire. La formation de leaders autochtones a commencé très tôt. M^{gr} Gorju écrivait en 1936 : « Tout doucement s'acheminera la Mission, œuvre transitoire, vers le définitif, l'Église autochtone »⁸. Contrastant avec la période relativement courte du régime colonial, les Églises fondées par les missionnaires ont duré, adoptant un rôle de plus en plus discret jusqu'à ce que finalement un nombre suffisant de prêtres et de religieuses autochtones puisse prendre les rênes. En effet, beaucoup restèrent bien après qu'eut sonné l'indépendance des États africains.

Chaque poste de mission consistait en une organisation complexe de communautés de vie, administrée par les Pères, avec souvent un ou plusieurs Frères attitrés aux choses matérielles, un couvent de Sœurs et une équipe de catéchistes. On a porté moins d'attention au travail des Frères qu'à celui de leurs confrères prêtres. Et pourtant, leur dévouement et leur ingéniosité resteront gravés dans la pierre des cathédrales, des églises, des écoles et des ateliers bâtis de leurs mains, bien longtemps après que le souvenir des Pères aura disparu. Il faut mentionner ici tout le travail des sœurs en Afrique du Nord et celui d'une remarquable sœur juriste, S^r Marie-André du Sacré-Cœur en Afrique de l'Ouest. L'œuvre missionnaire des Sœurs Blanches n'a pas reçu autant d'écho que celle de leurs homologues masculins. (Les Sœurs Blanches attendent encore que soit poursuivie l'ébauche d'histoire de leur congrégation qui, jusque là, ne couvre que la période des origines à 1892⁹). Pourtant, l'impact qu'elles ont eu sur la société fut immense, notamment par l'influence qu'elles avaient sur les femmes et leurs enfants. Nous citerons ici l'exemple de cette formidable sœur Zoé qui impressionna si fort Sir Philip Mitchell, ancien gouverneur de l'Ouganda¹⁰. On parle très peu de ses activités dans

8. Gorju M^{gr} Julien, « Les gestes de Dieu en Urundi », *Grands Lacs*, Namur, 1^{er} mars 1936, p. 377.

9. Les premières années des Missionnaires de Notre Dame d'Afrique (Sœurs Blanches) sont rapportées dans *Histoire des origines de la congrégation* de Sœur Marie-André du Sacré-Cœur, Alger, 1946.

10. Mitchell Philip, *African Afterthoughts*, London, 1954, p. 81.

sa nécrologie, si ce n'est qu'elle recevait tout le monde avec une infinie patience. Une seule phrase pour résumer cinquante-deux ans passés à Ufipa à reconforter, éclairer, guider les femmes venues la voir par amitié ou pour un conseil.

Enseignantes, infirmières, animatrices pastorales, les Sœurs Blanches ont largement contribué à la fondation de vingt-quatre congrégations de Sœurs Africaines. Une fois encore, fort peu d'études ont été faites sur le travail des catéchistes si ce n'est la publication de biographies évoquant la vie de l'une ou l'autre figure hors du commun¹¹. Des années déjà, un vieux missionnaire me faisait cette remarque : « Pour évangéliser, un Père et six catéchistes sont plus efficaces que sept Pères ». Du seul fait qu'ils sont chefs de communautés, qu'ils font le lien entre les missionnaires et les gens, qu'ils savent transmettre le christianisme aux mentalités locales, les catéchistes ont eu un rôle majeur dans la collaboration à la mission. Leur fonction va bien au-delà de l'objet de cette étude, mais on ne peut passer sous silence le zèle et l'énergie qu'ils ont déployés et que relatent, entre autres, les rapports annuels. On n'y trouve pas non plus la moindre mention des organisations missionnaires d'autres confessions, alors même qu'elles travaillaient dans les mêmes régions. En général, au niveau des personnes, les missionnaires de confessions différentes avaient des relations courtoises pour peu qu'ils avaient à se rencontrer. Mais, à une époque moins œcuménique, leurs activités parallèles avaient tout de la compétition. Toutefois, les officiels gouvernementaux, s'efforçaient de garder leurs domaines séparés¹².

Dans l'entre-deux-guerres, l'Église catholique se propagea en de nombreuses parties de l'Afrique grâce aux nouveaux moyens de transport, le vélo d'abord, puis la moto. En 1920, la Société comptait 636 Pères et 226 Frères, soit un total de 862. En juin 1939, le nombre avait plus que doublé pour atteindre 1 493 Pères et 508 Frères soit un total de 2 001. Plus de la moitié étaient sur le terrain en Afrique. À la fin de la première guerre mondiale, dans les vicariats confiés aux Pères Blancs, on comptait un peu plus de 300 000 chrétiens et 184 000 catéchumènes. En 1939, il y avait cinq fois plus de chrétiens baptisés et plus de 400 000 catéchumènes. Les statistiques ne donnent cependant qu'un petit aperçu des profonds changements qui ont eu lieu dans de nombreuses communautés locales.

C'est là l'histoire d'une seule société missionnaire. Certains aspects ne sont pas mentionnés, comme les finances, la musique liturgique, la spiritualité des missionnaires. Sur ce dernier point, il suffit de noter que, dans leurs vies, les priorités des missionnaires étaient d'abord la prière, puis le bon exemple, et, en troisième lieu, l'enseignement dans la langue qu'ils devaient parfaitement maîtriser. Cette histoire n'est pas celle d'une Église

11. Aylward Shorter et Eugene Katata *Missionaries to Yourselves*, Maryknoll, N.Y., 1972, est une étude des catéchistes en Afrique de l'Est et en Afrique Centrale.

12. Les missionnaires catholiques parlaient de leurs « chrétiens ». Cela n'impliquait pas pour autant qu'ils considéraient les membres des autres confessions comme non-chrétiens.

africaine et, d'autre part, l'origine européenne de son auteur peut parfois influencer son approche. De nos jours, c'est la tâche d'historiens africains d'écrire l'histoire de leurs propres Églises. L'histoire des sociétés missionnaires pourra cependant les aider à comprendre comment la foi chrétienne est arrivée dans leurs pays. Louis Franck, ministre belge libéral des Colonies, disait des missionnaires croisés sur son chemin : « Ils étaient d'une abnégation sans bornes, d'un attachement profond à leur foi et à leur œuvre, d'une véritable affection pour l'indigène, d'une rare patience et d'un grand courage moral »¹³.

Parlant des Pères Blancs, Adrian Hastings déplore le manque d'informations sur les personnes¹⁴. Dans ce livre, on prête plus attention aux figures d'évêques qu'aux simples missionnaires. Alors que les évêques donnaient les directives, ce sont les Pères et les Frères qui assuraient auprès des gens le contact personnel au quotidien. C'est le charisme et les qualités de chacun, leur formation, leurs aptitudes linguistiques qui brisaient les barrières culturelles et qui leur permettaient d'établir des relations harmonieuses avec la population. Évidemment, la palette des différences entre les individus était grande. Comme ils travaillaient pendant toute leur vie sur un ou plusieurs postes de mission, souvent dans une même région linguistique, on pouvait retrouver leur trace en lisant l'histoire de cette région. Dans les universités de Rome, les étudiants produisent chaque année des thèses sur l'histoire des diocèses africains. Malheureusement, la plupart n'ont accès qu'à des sources écrites sans pouvoir bénéficier de l'expérience qu'en avaient leurs auteurs qui connaissaient les langues et le contexte local. Si l'on voulait appliquer la même critique à cet ouvrage, je répondrais que ces pages couvrent tant de pays qu'il n'est pas possible de tirer ses sources de témoignages oraux particuliers.

Entre les deux guerres, les Pères Blancs ont travaillé dans de nombreux pays, en partant d'Alger, au Nord du continent, jusqu'au Malawi sous l'équateur, influençant de multiples manières et à tous les niveaux les sociétés qu'ils fréquentaient. Bien qu'ils aient reçu la même formation, ils ont su adapter leurs méthodes d'approche aux circonstances de chaque vicariat. Il est impossible de tout dire, aussi, cette histoire sera relativement partielle. À chaque région sa particularité, dessinée par le contexte. Après un chapitre pour présenter la formation des missionnaires en herbe,

13. Franck Louis, *Le Congo belge*, vol. 1, p. 311.

14. Ils restent trop anonymes dans l'histoire africaine, et, sans comprendre ce qu'a été la génération d'hommes et de femmes qui ont lutté des dizaines d'années, souvent sans véritable trêve, dans le seul but de bâtir l'Église catholique à travers l'Afrique subsaharienne dans la première moitié du xx^e siècle, il serait impossible de comprendre l'histoire du christianisme de cette période. Bon nombre d'entre eux étaient d'excellents linguistes qui avaient acquis une grande connaissance de l'histoire locale et de ses coutumes. Plus que tous les autres missionnaires, ils s'étaient faits tout proches des gens dans leur vie quotidienne, devoir reçu de leur fondateur Lavigerie et enseigné quasi à la militaire, d'africaniser leur travail, devoir sans lequel ils n'auraient jamais pu faire ce qu'ils ont fait. Hastings Adrian, *The Church in Africa, 1450-1950*, p. 564-565.

trois chapitres traitent de l'apostolat auprès des musulmans, en Algérie et en Tunisie.

Le chapitre 5 explique comment les efforts déployés pour installer solidement une Église locale en Afrique de l'Ouest furent ralentis à cause du petit nombre de missionnaires éparpillés sur de vastes vicariats faiblement peuplés. Les difficultés ont empiré devant la neutralité et l'hostilité occasionnelles du pouvoir colonial et l'opposition des chefs musulmans locaux. Le vicariat de Ouagadougou, dans ce qui était autrefois la Haute-Volta, put minimiser ces difficultés au temps de M^{gr} Thévenoud. Dans toute l'Afrique, la chrétienté fit avancer à grands pas le statut de la femme. Mais un obstacle se dressait encore devant l'évangélisation en Afrique de l'Ouest : les jeunes filles n'étaient toujours pas libres de choisir leur conjoint. On y décrit la façon dont M^{gr} Thévenoud et d'autres évêques s'y prirent pour affronter ce problème. Dans plusieurs parties d'Afrique de l'Est et d'Afrique centrale, se dessinait un vaste mouvement vers le christianisme. On décrit dans ce chapitre les raisons de ce mouvement et les ramifications politiques que l'on compare à celles du Burundi et du Rwanda traitées dans les chapitres 6 et 7.

Le chapitre 8 consacre la plupart de ses pages à présenter la remarquable figure de M^{gr} Roelens qui a régné sur les missions du Haut-Congo pendant un demi-siècle. De récentes études qui se copient les unes les autres abondent dans la critique de ce personnage dont, pourtant, les qualités reconnues rachètent par leurs valeurs le caractère fort qu'il a été¹⁵.

Le chapitre 9 concerne les colonies britanniques d'Afrique de l'Est et d'Afrique centrale, autorités avec lesquelles les évêques ont eu du mal au départ à collaborer au niveau des écoles. Jusque-là, la plupart des vicariats s'étaient chargés de l'éducation. Mais le niveau était très rudimentaire. Vu de la lointaine Rome, c'était là une erreur stratégique. Pie XI détacha alors M^{gr} Hinsley pour une tournée de deux ans avec le but de conseiller et de faire pression sur les évêques de tous les territoires coloniaux britanniques pour faire des écoles une priorité en vue de l'évangélisation. Il était chargé d'insister pour que, devant le choix de construire une église ou une école, préférence soit donnée à l'école¹⁶. Strict et sans détour, M^{gr} Hinsley ne laissa aux Pères Blancs que de rares occasions de discerner par eux-mêmes. Le chapitre 10 décrit le rôle novateur qu'ont eu les Pères Blancs dans la formation d'un clergé indigène ; il est suivi d'un appendice sur la formation du clergé melchite à Jérusalem. Tous ces projets n'auraient jamais pu être poursuivis sans l'apport des séminaires et des recherches de vocations en Europe : c'est l'objet du chapitre 11. Enfin, de 1922 à 1936, la direction de la Société fut remise entre les mains du P. Paul Voillard, dont la vie et les visites constituent le dernier chapitre.

15. Fritz Stenger, *White Fathers in colonial Central Africa*, Munster, 2009 ; Aylward Shorter, « Bishop Roelens » in Gerald Anderson (ed) *Dictionary of Christian Biography* (sur Internet). Tous deux s'inspirent de Roger Heremans, *L'éducation dans les missions des pères blancs en Afrique Centrale, 1879-1914*, Brux.1983, p. 201 sq.

16. Hinsley à M^{gr} Guillemé, 5 Juillet 1928, PE 1929, p. 87.

Il est dommage mais inévitable que certains vicariats bénéficient de si peu d'attention ou de place, entre autres, les vicariats du Kivu et du Lac Albert (Nord-est Congo). Les missions du Malawi, de la Zambie et du Nord Ghana ont déjà figuré dans d'autres publications. Il est impossible de couvrir tous les vicariats et de citer tous les grands personnages, cela demanderait trop de recherches. Il reste encore une abondance d'informations et de documentation pour d'autres historiens désireux de poursuivre cette étude.

Enfin, je dois reconnaître tout l'intérêt que j'ai porté à cette étude. En tant que Père Blanc, j'ai passé trente-quatre ans en Afrique, dont la majorité en paroisses rurales, une expérience qui explique que mon étude soit davantage centrée sur le travail pastoral.

1

La formation d'un missionnaire d'Afrique

« En présence de mes frères ici rassemblés, et de vous Monseigneur, moi, Alexandre Roy, je fais serment sur les Évangiles de me consacrer désormais et jusqu'à la mort à la mission de l'Église en Afrique selon les Constitutions de la Société des Missionnaires d'Afrique placée sous la protection de Marie Immaculée, Reine de l'Afrique. En conséquence, je promets et jure au Supérieur général de la Société fidélité et obéissance pour tout ce qui concerne la pratique de la Charité apostolique et de la vie commune »¹.

Le 28 juin 1919, à Carthage, lors d'une cérémonie solennelle et en présence du Supérieur général, M^{gr} Livinhac, Roy lut à haute voix ce serment écrit de sa main sur papier libre au bas duquel il signa sur les marches de l'autel. Ce serment le faisait à vie membre de la Société des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). Il lui restait une année de théologie à faire avant d'être ordonné prêtre, l'année suivante, par M^{gr} Dupont. Après quelques mois d'enseignement en France, il partait en 1920 pour ce qui est aujourd'hui la Zambie. Roy fut le premier Père Blanc à prononcer son serment après la fin de la première guerre mondiale. De juin 1919 à juillet 1939, 1 150 prêtres et 310 Frères allaient suivre son exemple. La plupart d'entre eux s'apprêtaient à passer la plus grande partie de leur vie en Afrique².

Le noviciat

C'est le serment qui fait d'un candidat un membre permanent de la Société.

1. Constitutions de 1906.

2. Les étudiants prêtres faisaient leur serment la veille de leur sous-diaconat à la fin de leur 3^e année de théologie pour être ordonnés prêtres quelques mois ou un an après..

Roy en était devenu membre quand, au début de son noviciat, cinq ans auparavant, il en avait reçu l'habit au cours d'une cérémonie solennelle³. Le groupe de 1919, celui de Roy et de ses compagnons, ne donne pas une idée juste des entrées dans la Société pendant l'entre-deux-guerres quand les programmes habituels avaient été perturbés par la guerre. Le groupe le plus représentatif, par contre, fut celui qui débuta son noviciat en 1923 avec 53 entrées dont 6 étaient déjà ordonnés prêtres⁴. Dix-sept d'entre eux quittèrent au cours des années de préparation à l'engagement définitif. Trente-six devinrent membres à part entière de la Société après avoir accompli le noviciat et les études de théologie qui s'étalaient sur 4 ans. De ces 36 confrères, 32 passèrent le reste de leur vie comme missionnaires dont le dernier, Le Roux, est mort en 1999. Un des prêtres séculiers quitta la Société pour des raisons de santé et retourna dans son diocèse d'Angers en 1929. Deux autres, après un certain nombre d'années, quittèrent sans indult aucun et se marièrent civilement, l'un à Alger, l'autre à Mombasa. Parmi ces 36 confrères, 21, soit un peu plus de la moitié, étaient des Français. Il y avait 18 Belges, 5 Canadiens et 2 Hollandais. Si l'un d'entre eux avait été élevé par son oncle, tous les autres venaient de famille de forte tradition chrétienne avec en moyenne six frères et sœurs. Marcel Pauwels⁵ et Joseph Welfele avaient des oncles Pères Blancs. Au moins 5 eurent des frères prêtres avant ou après eux et 3, des sœurs religieuses. Le novice le plus âgé était Bache, 35 ans. (Il était entré au noviciat en 1901 mais quitta après quelques semaines. Une fois ordonné prêtre diocésain en 1903, il revint faire le noviciat.).

Le plus jeune, Joseph Bretault, avait 19 ans. C'est lui qui devint plus tard évêque de Koudougou. Un autre devint également évêque, M^{gr} Mercier⁶. Huit seulement étaient en âge de faire de l'active durant la guerre. Louis Morreau, lieutenant, fut blessé sept fois. Il reçut quatre distinctions pour actes de bravoure et la croix de la Légion d'Honneur. Il arriva au noviciat en marchant avec une canne. Ses faits de guerre lui ont certainement permis de passer à travers les examens médicaux. Le père de Jules Quanonne qui était ingénieur, fut exécuté pendant l'occupation de la Belgique en 1915 et son fils devint lieutenant, décoré à plusieurs reprises. Max d'Hondt était sergent et, blessé, dut poursuivre ses études secondaires après la guerre. Un seul, Thévenon, avait exercé un métier en dehors de la prêtrise. Il avait fait des études en agriculture. Plusieurs avaient repris du service après la guerre, dont Thévenon, qui opéra dans le Rif au Maroc. Dans les années qui ont suivi, les candidats ayant une expérience de la guerre se firent très rares. Pratiquement tous les novices

3. Constitutions de 1906, article 14 et éditions suivantes – *On entre dans la Société en recevant l'habit des Missionnaires et on y est lié par le serment.*

4. Les prêtres suivaient la même règle que les autres mais n'étaient pas tenus aux travaux de nettoyage. AGMAfr, 139005/6.

5. Marcel Pauwels fut suivi plus tard par son neveu qui entra dans la Société sous le même nom.

6. Évêque de Ghardaïa et du Sahara.

passaient directement du collège au grand séminaire, à part une poignée d'entre eux déjà ordonnés prêtres dans leur diocèse.

Nous avons peu d'informations sur ce qu'ont été les parents et le milieu familial des novices. Les parents de Daniel Demassiet ont péri dans un bombardement. Parmi les pères des autres, on trouve, d'une part, un homme de loi, un médecin et un riche fermier, et, aussi, un gardien de prison, un cordonnier et un petit paysan. Le statut économique ou la profession des parents n'étaient pas, de fait, généralement considérés comme un point important à retenir. Une étude sur les vocations missionnaires en Belgique a montré que la plupart des missionnaires venaient de familles de classes moyennes. On disait en Belgique, même si rien ne le prouvait, que, pour entrer chez les Pères Blancs, il fallait être de l'aristocratie. Mais la Belgique n'était en rien représentative de toute l'Europe. Beaucoup étaient issus du monde paysan, même si c'était loin d'être le cas de tous, particulièrement des Hollandais. M^{gr} Dupont se disait fier d'être fils de paysans. « C'est dans nos famille terriennes que se sont conservées le mieux les saintes traditions de la vieille France »⁷. Il semble qu'en Angleterre, les premières vocations sont nées des classes ouvrières dans la fumée des cités industrielles.

L'entrée au noviciat

Les premières conditions pour être accepté comme novice clerc étaient d'avoir entre 18 et 35 ans⁸ et être doté d'une santé qui permette une vie active sous les tropiques. Il devait avoir réussi ses examens de fin d'études secondaires (incluant le latin) et avoir fait deux ans de philosophie dans un grand séminaire. Il lui fallait des recommandations de la part de son supérieur de séminaire ou, s'il était prêtre, de la part de son évêque. Enfin, il devait avoir la ferme intention d'être missionnaire de la Société et prêt à servir là où il serait envoyé. René Voillaume, vocation tardive, qui ne désirait travailler qu'en Afrique du Nord à l'imitation de Charles de Foucauld, entra au noviciat, mais avant même d'avoir fini, fut orienté dans une autre direction⁹. (Il deviendra par la suite, le fondateur et premier Supérieur des Petits Frères de Jésus). Son expérience contraste avec celle du Frère Oscar (Henri de Loo). Né dans une famille flamande de fermiers,

7. Pineau Henri, *Évêque-Roi des Brigands*, Québec, 1944, p. 16.

8. En 1923, un Afro-Américain du nom de Dr. Vida fit une demande pour entrer dans la Société. Vu son âge (40 ans) et parce qu'il ne savait pas le latin, il fut refusé. On lui proposa à la place un poste d'enseignant auxiliaire au séminaire de Katigondo en Ouganda d'où il pourrait se préparer également à la prêtrise. Il n'y eut pas de réponse à la proposition. AGMAfr, Conseils généraux, 19 avril 1923.

9. Voillaume à Marchal 14 janvier 1929, AGMAfr, 139331. Marchal à Voillaume, Alger 15 janvier 1929, AGMAfr 139335.

il s'inscrit comme volontaire dans l'armée en 1914. À la fin de la guerre, il entre au noviciat des Frères à Alger, après quoi il passe quelques mois à Bou Kris en Tunisie. Il est ensuite affecté à des tâches matérielles à Antwerpen. (Excellent cuisinier au domicile). Son frère cadet a, entre-temps, rejoint la Société où il est très vite nommé dans le vicariat de M^{gr} Roelens. Oscar en fut fâché et protesta vigoureusement de n'avoir pas été écouté.

« De toutes les forces de ma jeunesse ardente, j'aimais les Arabes, leur désert, leurs dunes, leur ciel, ce soleil brûlant et les sautes d'humeur des vents de sable aveuglant. »

Malgré toutes ses démarches, il ne fut pas envoyé en Afrique du Nord, mais au Congo dans la région du Lac Albert, en 1927 où il fut ravi des nombreuses années qu'il y a passées¹⁰. L'année du noviciat à Sainte-Marie à Alger était avant tout un temps de formation spirituelle. Le novice se consacrait à la prière, à des conférences sur l'esprit et les lois de la Société, à l'étude des évangiles et des écrits spirituels. Dans une lettre aux novices, écrite de l'Ouganda, le P. Voillard, Supérieur général, soulignait :

« Le premier travail pour la formation de l'apôtre c'est de se vider de tout ce qui est non seulement opposé, mais simplement étranger à Jésus, par le renoncement, l'abnégation, le dégagement des créatures. C'est là le travail fondamental du noviciat et du scolasticat. À mesure que nous nous viderons de nous-mêmes et des créatures, Jésus nous remplira de lui, de son esprit, de sa vie »¹¹.

On insistait beaucoup pour que soient respectées les nombreuses règles du noviciat. *Qui regulae vivit, Deo vivit*. (Qui vit selon la règle, vit pour Dieu). C'était le temps où l'ardeur juvénile de sainte Thérèse de Lisieux canonisée en 1925, vingt-huit ans seulement après sa mort, avait enthousiasmé les jeunes par la valeur spirituelle qu'elle attribuait au respect minutieux de la Règle. Il est bien sûr impossible de savoir à quelle profondeur la vie intérieure de jeunes novices impressionnables pouvait être affectée. Comme le remarquait l'auteur du rapport annuel de Sainte-Marie pour l'année 1920-1921, « le chroniqueur qualifié de la vie intime d'un noviciat ne saurait être que l'Esprit Saint ». Tout le monde s'accorde cependant à dire que le noviciat a toujours eu une influence durable sur qui l'a vécu.

10. Sans préparation, ni expérience préalables, le Fr Oscar a construit hôpitaux, écoles, maisons, couvents, dans une vingtaine de postes différents. Arrêté par les Simbas au cours des troubles qui suivirent l'indépendance, il passa plusieurs mois en prison. Il en réchappa parce qu'il avait bâti des écoles à leurs enfants. Relâché et après un congé en Belgique, il regagna le Congo où il se remit au travail. Il est mort en 1974, âgé de 81 ans. Cf. AGMAfr, O196/20, et sa notice nécrologique.

11. Voillard, *Lettre aux novices*, écrite de l'Ouganda le 28-7-28, PE, 1938, p. 33.

La Règle nous donne une idée de ce qu'on attendait du novice. Les premières années de la Société ont vu la règle du noviciat changer maintes fois – 8 fois dans les 18 premières années. Le caractère monastique de la Règle d'origine a été modifié par les premiers Chapitres et, au tournant du siècle, la tradition fut de règle qu'on ne changerait que de menus détails et ceci, jusqu'aux années 1960. Chaque novice recevait un manuel composé en 1909 par M^{gr} Livinhac et dans lequel il insistait sur l'importance de la prière :

« Ceux qui sont venus avec la ferme résolution de se donner sans réserve à Dieu trouvent le noviciat court et agréable ; si par contre certains n'ont pas ces dispositions, ils le trouveront ennuyeux et quitteront »¹².

Son manuel s'inspirait de la lettre de 32 pages du cardinal Lavigerie à un séminariste de France, où il parlait ouvertement des aléas de l'apostolat en Afrique et des risques encourus pour la santé.

« La mission d'Afrique est pauvre, difficile, pénible et la plus abandonnée du monde. Elle n'offre à ceux qui s'y consacrent que des privations de toutes sortes. »

Il faisait appel à ceux qui ont le désir de souffrir et mourir pour Dieu¹³. Les années 1920 marquèrent la fin de cette période héroïque où les jeunes missionnaires mouraient quelques années seulement après leur arrivée en Afrique sub-saharienne. Des progrès notoires avaient été réalisés pour prévenir et guérir les maladies tropicales. Une autorité stable dans les territoires des colonies assurait la sécurité des personnes, facilitait le transport et réduisait la famine. Les premiers temps restaient cependant encore dans toutes les mémoires.

L'Afrique du Nord ne fut pas en reste. Là aussi, climat et conditions de vie causèrent la mort de nombreux novices. Dans les 50 premières années, de 1868 à 1918, 50 novices périrent sans compter les victimes de la guerre. L'entre-deux guerres compta moins de morts. Et pourtant, malgré les contrôles médicaux à l'arrivée au noviciat et les soins prodigués aux étudiants, nombre de novices et de scolastiques mouraient dans leur prime jeunesse. La cause première était la tuberculose. Entre 1919 et 1939,¹⁴ elle provoqua la mort de 5 novices et de 3 scolastiques. Un novice mourut

12. Livinhac, *Manuel à l'usage des novices*, p. 19.

13. Cité par Ceillier J.-C., *Histoire des Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)*, Paris, 2008, p. 74.

14. La consommation, comme on l'appelait communément, suscitait une énorme inquiétude dans la société du XIX^e et XX^e siècle. Une mort sur six dans la France de 1918 était due à la tuberculose. C'était une maladie endémique chez les pauvres des villes, mais d'éminents personnages en mouraient également, parmi eux, des personnalités aussi hétéroclites que Calvin, le cardinal Richelieu, Chopin, Eleanor Roosevelt, Alexander Bell, Bernadette Soubirous et Thérèse de l'Enfant Jésus.

accidentellement dans une carrière, un autre de dysenterie et deux de maladies diverses. Chez les scolastiques, deux périrent dans l'épidémie de grippe de l'après-guerre. En Afrique du Nord, on déplora un mort par accident de vélo, un de diphtérie, un asphyxié par le poêle de sa chambre, un d'un arrêt cardiaque après une bénigne opération, et trois moururent de diverses maladies. Aussi tristes que furent ces pertes humaines pour les familles et pour la Société, un total de 21 morts, c'est assez peu comparé aux 1500 qui ont passé les portes des noviciats entre les deux guerres. Selon le rapport annuel de 1931-1932, on ne fit appel au docteur qu'une seule fois pour les quelque 94 novices, et encore pour un cas mineur.

Programme du noviciat

Le programme du noviciat donne une idée de la vie que menaient les novices¹⁵.

4h55 : Lever.

5h30 : Prières du matin, méditation.

6h15 : Messe et action de grâces.

Révision de la méditation.

Lecture des Écritures.

7h30 : Petit déjeuner.

7h45 : Travail manuel.

9h00 : Conférence.

9h45 : Étude de la bible.

10h15 : Conférence biblique puis, étude.

11h45 : Examen particulier (*temps de prière et examen de conscience*).

12h00 : Dîner et Récréation.

13h45 : Chapelet – Vêpres et Complies.

14h15 : Étude de langues.

15h00 : Classe de langues.

16h00 : Travail manuel.

17h00 : Étude de théologie ascétique.

18h00 : Prière à la chapelle.

18h15 : Lecture spirituelle.

18h45 : Méditation.

19h15 : Révision de la méditation.

19h30 : Souper et Récréation.

20h30 : Prière du soir.

Préparation de la méditation du matin.

21h15 : Extinction des feux.

15. AGMAfr, 139004, avec les modifications apportées par le compte-rendu du Conseil général du 27 octobre 1924.

Les dimanches et jeudis l'horaire était moins serré et, en été, il y avait place pour la sieste. Les premières années, les langues au programme l'après-midi étaient le swahili et l'arabe, mais, en 1920, le Chapitre général décida de les remplacer par l'anglais, vu que la moitié des novices allaient prochainement travailler dans les territoires de colonies britanniques. Le français resta l'unique langue de la Société jusqu'en 1947, date à laquelle on lui ajouta l'anglais. De nombreux novices continuèrent à étudier l'arabe pendant leurs temps libres¹⁶ et, les jeudis et dimanches après-midi, (quand le programme était modifié) ils allaient faire un tour, afin de mettre en pratique avec la population leurs rudiments d'arabe. Pour le reste, à part les deux récréations quotidiennes, le silence régnait dans la maison, favorisant une atmosphère portant à la prière et à la réflexion¹⁷. Comme aimait le faire remarquer le P. Le Vaux, maître des novices : « Le silence est la patrie des sages et des saints. Les bavards sont comme les vieux souliers dans lesquels tout est usé sauf la langue »¹⁸.

Les repas étaient pris en silence sauf les jours de fêtes ou pour des occasions spéciales. On lisait en début de repas un court extrait des évangiles, suivi de la lecture d'un livre intéressant, mais toujours dans le but d'édifier. Le repas de midi se terminait par le martyrologe romain. On y lisait en latin la liste des saints commémorés ce jour.

Le style de vie était austère et le mobilier simple. Les tout premiers novices avaient connu le temps où on prenait son couscous et son verre d'eau assis en tailleur à même le sol pour se préparer à une vie d'extrême pauvreté. Plus tard, les conditions s'améliorèrent, mais sans luxe aucun. Les novices (et les Pères) prenaient leur repas sur des tables de bois avec une assiette et un gobelet en fer blanc. À la fin du repas, le novice essuyait son assiette avec du pain, la retournait et enveloppait ses couverts dans sa serviette, prêts pour le repas suivant. On ne lavait que les plats. Le régime se devait d'être frugal, même si, à l'occasion, le menu s'agrémentait de viande de cheval. En 1925, l'allocation nourriture et entretien se montait à 4,30 francs (0,25 €)¹⁹. Elle fut augmentée en 1929 pour compenser la dévaluation du franc. En juillet 1929, on prévoyait au budget, légumes, viande, pain et vin (20 litres pour 97 personnes), mais pas le sucre. On rappelait aux novices le leitmotiv du cardinal : « Les revenus de la Société ne viennent pas des riches mais des économies de pauvres servantes ». La maison n'était pas chauffée alors que les hivers étaient très froids à Alger. Alors les novices s'emmitouflaient dans leur gros *burnous* (pèlerine) de laine. Quoiqu'il en soit, la santé de ces jeunes comptait beaucoup pour le maître des novices. Le football et le tennis occupaient largement le temps de leurs récréations quotidiennes, et deux après-midi par semaine étaient

16. Il y avait à option deux classes d'*arabe parlé* deux fois par semaine. Le professeur était un jeune tunisien, Paul Hassan Kabaili. RA, Sainte-Marie, 1931-1932.

17. *In silentio et quiete proficit anima christiana*, RA, Sainte-Marie, 1923-1924, « L'âme du chrétien s'édifie dans le silence et le calme ».

18. RA, 1923-1924.

19. AGMAfr, Compte-rendu du Conseil général du 6-7 avril 1925.

consacrées aux sorties. La Méditerranée toute proche était une aubaine pour aller nager, à distance raisonnable, s'entend. Il y avait des travaux manuels deux fois dans la journée : d'abord les tâches ménagères, mais surtout le travail au jardin et dans les vergers. On recevait ses consignes des Frères qui régissaient aussi les vastes vignobles. Le raisin donnait un vin de qualité et son appellation « Coteaux d'Harrach » rapportait à la Société un revenu très appréciable. Les novices de la promotion 1934 passèrent des semaines à construire une route de sable et de gravier menant au cimetière.

Les maîtres des novices

L'entre-deux-guerres ne compta que deux maîtres des Novices, le P. Le Veux de 1919 à 1928 et le P. Betz, luxembourgeois, de 1928 à 1939. Henri Le Veux, né en 1879, était breton. Son père, capitaine de vaisseau garde-côte périt noyé dans le naufrage de son bateau, et c'est sa mère veuve qui l'éleva. M^{gr} Livinhac le tenait en haute estime. Aussitôt ordonné, il est envoyé en Ouganda où il devient, après onze ans de présence, un expert en langue locale. Appelé sous les drapeaux en 1914, il continue jusqu'en juillet 1918, sous les bombardements, le gros dictionnaire Luganda-Français qu'il avait entrepris. À la fin de la guerre, il est nommé maître des novices à Sainte-Marie, près de Maison Carrée. La plupart de ses novices revenaient de l'armée. Il se fait vite accepter avec son tempérament joyeux et son assiduité à la prière, ce qui ne l'empêche pas de renvoyer ceux qu'il juge inaptes à cette vocation. Il retourne en Ouganda en 1928 où on aime l'appeler « le bon Père Lové ». Quand il meurt, à l'âge de 86 ans, il y a 2 000 personnes à son enterrement.

C'est le P. Paul Betz qui lui succède. Il a un tout autre caractère. Novice, on le disait déjà « très intelligent et un modèle de régularité ». Calme et réservé, il apparaissait à certains raide et d'abord difficile. Sensiblement plus jeune que le P. Le Veux, il retournait en Afrique du Nord avec l'expérience de professeur de théologie à Trêves et de maître des novices des Frères allemands à Marienthal. Il est nommé au noviciat d'Alger sans avoir jamais été en mission. Mais il avait une grande capacité de travail et, en tant que maître des novices, en plus des deux conférences par jour sur la spiritualité et autres sujets, il supervisait la lingerie, faisait à l'occasion les achats pour les novices et prenait sur lui de rencontrer en direction spirituelle pratiquement chaque novice sur la centaine qui entraient chaque année. Il avait pour assistant le P. Ruffier à la fois confesseur et économiste et un professeur d'Écriture Sainte, le P. Paternot (futur Préfet apostolique de Bobo-Dioulasso). Le P. Betz avait la réputation d'être strict et intransigeant. Un de ses novices dit avoir vécu sous son régime une « discipline de fer ». Mais un autre le trouvait moins sévère

que ce qu'il avait connu en philosophie à Kerlois²⁰. On raconte cette anecdote où le P. Betz à la recherche de volontaires pour travailler au jardin, apostrophe un groupe de novices en pointant du doigt : « Toi, toi, toi... ». Mais, sous des abords sévères, il se révélait pourtant très attaché aux jeunes dont il avait la charge. Un ancien novice rapporte l'avoir vu pleurer aux adieux d'un groupe en partance pour le scolasticat²¹.

Loin de leur pays, l'Europe ou l'Amérique du Nord, sous le soleil radieux de l'Algérie, les novices avaient franchi le pas vers l'idéal qu'ils s'étaient fixé : être missionnaires en Afrique. Ils vivaient au milieu des arabes, portaient la même tenue qu'eux, partageaient leur pauvreté, apprenaient les rudiments de leur langue et leur rendaient visite régulièrement. En fin de noviciat, on allait camper sur les collines de Kabylie, dormant dans les écoles ou les missions alentour et la journée se passait à visiter les gens. Le reste de l'année, les novices vivaient auprès de la Maison Mère qui abritait la direction générale de la Société et recevait chaque année des missionnaires revenus après de nombreuses années de mission en Afrique sub-saharienne pour les « grands exercices » ou la retraite de trente jours. Beaucoup venaient partager leur expérience avec les novices tout comme le faisaient ceux de la maison de retraite mitoyenne qu'on appelait « le sanatorium » et qui, en fait, accueillait les confrères âgés ou atteints d'infirmités. Le rapport annuel de 1921 raconte la visite des novices à la basilique Notre-Dame d'Afrique et décrit la splendide vue plongeante sur la ville et le port d'Alger. Là, le Père Burlaton leur montre la chapelle où le cardinal Lavigerie avait célébré la messe, le bureau d'où il écrivait, la terrasse où il se promenait, la salle du « toast d'Alger » et la fenêtre donnant sur la basilique non loin de laquelle il avait fait « l'offrande à Dieu de sa grande et sainte âme ». Au milieu de ce monde islamisé, on leur rappelait le souvenir de l'Église d'Afrique du Nord d'antan.

Des chiffres

Le nombre des novices ne cessait de croître année après année. Il atteint la centaine pour la première fois en 1928. La plupart étaient de France (41). Mais ils ne formaient plus la majorité des entrées, même chose pour les pays traditionnellement sources de vocations comme la Belgique, le Canada et la Hollande. D'autres venaient de Suisse, d'Italie, d'Irlande, de Grande-Bretagne, et d'Afrique du Sud²². Parmi les nouveaux,

20. Pierre Grillou et Jacques Roly, interviewés à Billère le 26 août 2006.

21. Marcel Fogues, interviewé à Billère, le 25 août 2006.

22. Il s'agit de Jasper White, né à Cape Colony. Après ses études au collège anglais de Rome, il entre chez les Pères Blancs, puis passe de nombreuses années au Tanganyika aujourd'hui la Tanzanie. Il meurt en 1994.

deux avaient été, un temps, employés de banque, un autre avait travaillé à la ferme de ses parents. Les autres avaient passé directement des études secondaires au grand séminaire. Il n'y avait plus d'anciens combattants si ce n'est Jean-Baptiste Terrien qui avait fait trois ans de service militaire, essentiellement en Syrie. Quatre avaient été ordonnés prêtres diocésains ; deux quitteront avant la fin du noviciat.

Le maximum d'entrées au noviciat de Sainte-Marie à Alger s'élevait à cent, puis à 148 en 1935²³. Cela devenait lourd d'assurer la formation de chacun. C'est pourquoi le Chapitre de 1936 décida d'essaimer ailleurs. L'année suivante, le nombre des novices à Alger était descendu à 66. Mais on comptait également en 1937, 12 novices à Marienthal (Luxembourg), 20 à s'Heerenberg (Pays-Bas), 35 à Varsenare (Belgique) et 36 à Laval au Canada. Ce qui faisait un total de 169, un chiffre qui ne sera jamais dépassé dans les années qui suivront.

Nous avons parlé jusque-là des novices clercs, ceux qui étaient destinés à la prêtrise. Les novices Frères avaient un noviciat à part à Alger et à Marienthal (Luxembourg). À cette époque, le niveau d'éducation requis pour un Frère qui voulait entrer dans la Société était inférieur à celui exigé pour un clerc, mais la règle était pratiquement la même pour tous. Ils avaient deux ans de noviciat. Avant de prendre un engagement définitif, ils faisaient des vœux temporaires de six ans, période pendant laquelle ils recevaient, surtout à Thibar (Tunisie) et à Marienthal, une formation technique qui les ouvrait à toutes sortes de métiers manuels. Ils étaient moins nombreux que leurs confrères clercs. Au noviciat d'Alger, on en comptait 18 en 1923 : des Français, des Belges et des Britanniques, sans compter cinq Allemands au Luxembourg. Le plus grand nombre de novices Frères fut atteint en 1933, il était de 75, un chiffre bien en dessus de la moyenne générale.

Le noviciat se voulait un temps imparti au novice pour réfléchir à sa vocation sous les conseils du maître des novices. Les novices qui avaient pris l'habit ne finissaient pas tous le noviciat. On estime à 20 % ceux qui quittaient ou qui étaient renvoyés pour une raison ou l'autre. Cela pouvait être des raisons de santé, un style de vie trop dur matériellement et spirituellement²⁴.

Ceux qui terminaient le noviciat entraient au scolasticat pour y passer quatre ans encore avant d'être ordonnés prêtres. Il n'y avait pas de congé en famille après le noviciat. Au lieu de rentrer chez eux, la centaine de novices, tout de blanc habillés, envahissaient le quai de gare d'Alger pour monter dans un wagon de 3^e classe, direction Tunis. En arrivant, ils faisaient à pied les quelques kilomètres qui les séparaient du scolasticat juché sur la colline du Byrsa surplombant les ruines de l'ancien port de Carthage. La première communauté de Pères Blancs en Tunisie avait pris à sa charge une chapelle construite en 1875 sur le site où mourut le roi saint Louis

23. Cette même année, on comptait aussi 30 novices allemands au Luxembourg.

24. RA, Sainte-Marie, 1935-1936.

durant la 8^e croisade. Du temps du cardinal, un collège fut fondé pour juifs, chrétiens et musulmans. Mais les élèves, qui venaient de Tunis, étant trop peu nombreux, il fut fermé et transféré en ville en 1881. Ces bâtiments servirent de scolasticat Pères Blancs ; un soulagement pour certains novices qui retrouvaient un lieu propice aux études, mais une épreuve pour d'autres qui devaient s'adapter à une nouvelle communauté.

Le scolasticat

Le scolasticat pour les clercs qui avaient achevé le noviciat se trouvait initialement à Maison Carrée près d'Alger. Les premières années, il était dirigé par les Pères jésuites et c'est en 1875 que M^{gr} Livinhac y fut nommé directeur. Sept ans plus tard, le scolasticat était transféré à Carthage dans des locaux laissés libres par l'école Saint-Charles délocalisée en ville de Tunis. À l'origine, le séminaire avait la double vocation de former des étudiants diocésains et de futurs Pères Blancs. Mais, en 1912, les Lazaristes, insistant pour prendre à leur charge la formation des diocésains, ceux-ci firent séminaire à part. Tout à côté du scolasticat, se trouvait la basilique Saint-Louis. Aux yeux des scolastiques, elle symbolisait majestueusement le rang de primat d'Afrique du cardinal Lavigerie et rappelait sans cesse à leur mémoire son projet d'une Afrique du Nord christianisée. C'est dans cette basilique que se déroulaient les cérémonies solennelles de l'année liturgique et, chaque 29 juin, les jeunes scolastiques assistaient à la prostration de leurs aînés qui allaient devenir prêtres, se préparant ainsi pour le jour où leur tour viendrait²⁵. Des hauteurs de la colline du Byrsa où se dressaient les bâtiments du scolasticat, on avait une vue plongeante sur les vestiges de l'antique cité portuaire romaine. C'est Delattre qui fit excaver l'amphithéâtre dont les inscriptions mises à jour révéleront qu'il fut le théâtre même du martyre, en l'an 203, des saintes Perpétue et Félicité²⁶. Chaque année au 7 mars, on allait en procession jusqu'à l'amphithéâtre où était célébrée la grand'messe. Les scolastiques prenaient ainsi conscience de la longue tradition qui les rattachait à la Première Église de Carthage.

Le texte du Droit Canon de 1917 stipulait que la formation théologique se faisait sur quatre ans²⁷. Les grandes lignes du cursus des études ont été

25. En 1932, son 50^e anniversaire, on comptait à Carthage, depuis sa construction, 1142 ordinations. *Petit Écho*, 1932, p. 139-150.

26. La passion de Perpétue et de Félicité contient une partie du journal intime de Perpétue et représente les tout premiers textes chrétiens écrits par une femme. Il existe plusieurs éditions de ce morceau d'histoire extraordinaire. On en trouve une sous le titre de *'Seeds of life: early Christian martyrs*, Leominster, 1998. Voir aussi Brent D. Shaw, « The passion of Perpetua », *Past and Present*, 1993, 139, p. 3-45.

27. Codex Juris Canonici 589.1.

définies comme suit par le Concile de Trente : Écriture Sainte, Pères de l'Église, liturgie, théologie pastorale et sacramentelle. En 1856, le Pape Pie IX y ajouta le Droit Canon, l'histoire de l'Église, la dogmatique et la théologie morale. L'encyclique *Aeterni Patris* du 4 août 1879 fit du thomisme le fondement philosophique et théologique de tout enseignement dans les séminaires. Cette obligation fut rappelée dans le Droit Canon de 1917²⁸. Carthage appliqua le modèle en cours dans les séminaires français. Le but fixé était de former de bons prêtres, compétents dans leur ministère et non pas des savants. Le niveau des étudiants variait du juste au-dessus de la moyenne à l'extrêmement doué. Mais les méthodes employées faisaient peu de cas des techniques modernes ; elles s'ajustaient sur le plus petit dénominateur commun. Dans les premiers temps, le personnel enseignant n'avait reçu aucune formation. Il suivait la méthode classique en usage dans les séminaires français où l'on expliquait le savant contenu des manuels sans aucune contribution personnelle²⁹. Le programme comportait 4 ou 5 conférences par jour où le professeur suivait scrupuleusement le manuel et l'expliquait. Des auteurs comme Tanquerey alignaient des informations plutôt qu'ils ne portaient à penser³⁰. L'accès à des bibliothèques était limité et on n'encourageait guère la lecture d'autres ouvrages. On était à cheval sur l'orthodoxie de l'enseignement. Le cardinal avait donné aux étudiants de son temps la consigne de se référer à leurs manuels, de se méfier du danger des nouveautés et, par-dessus tout, de rester fidèles à l'enseignement du Saint Siège³¹. Des examens trimestriels sanctionnaient ce que les scolastiques avaient retenu des notes prises en conférences et, pour les stimuler davantage, chaque semaine un test rassemblait étudiants et professeurs pour écouter le candidat, désigné par tirage au sort, donner un résumé des conférences de la semaine. Le parcœur ne favorisait en rien la rigueur intellectuelle. Le serment anti-moderniste exigé de tout nouvel ordonné fut introduit en 1919, même si peu de scolastiques avaient une idée claire de ce qu'était le modernisme.

Vu les ressources limitées que possédait la Société pour l'enseignement, il n'est pas surprenant que la première génération de missionnaires se soit fait connaître davantage à travers ses qualités personnelles que sur ses titres académiques en philosophie et théologie. Une grande partie du temps des premiers étudiants était consacrée au secours des orphelins et au travail de la vigne. Afin d'élever le niveau, on envoya, en 1887, les quatre meilleurs faire des études à l'université de l'Urbanianum à Rome. Le Préfet des études rapportait qu'ils ne possédaient pas le vocabulaire théologique et n'avaient aucune notion en matière d'argumentation scolastique.

28. *Codex Juris Canonici*, 1366.2.

29. Launay Marcel, *Les séminaires français aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, 2003.

30. Ad. Tanquerey, *Synopsis theologiae dogmaticae ad mentem Thomae Aquinatis hodiernis accomodata*, Vols 1-4, (1911). Ce manuel a connu plusieurs éditions.

31. Lavigerie. « Conseils aux Directeurs du Scolasticat », in *Instructions aux Missionnaires*, Namur, 1950, p. 246.

tique³². Mais le niveau s'améliorera au fil des années. C'est une quarantaine qui partira étudier les sciences sacrées à Rome à la veille de la première guerre mondiale. Le même nombre fut appelé dans les années 1920 et 1930 pour aller étudier à l'Angelicum quand il s'avéra que les diplômés y seraient mieux assurés. Les futurs professeurs,³³ qu'ils soient ou non passés par Rome, étaient soigneusement triés sur le volet au vu de leurs compétences et de leur personnalité. Dans son encyclique *Ad Catholici sacerdotii*, Pie XI recommandait de donner

« Le meilleur à votre clergé et à vos séminaires ; n'ayez pas peur de les retirer des postes qu'ils occupent... qu'ils soient des hommes capables de transmettre et de manifester un grand sens humain et apostolique »³⁴.

C'est d'ailleurs ce qui se pratiquait à Carthage bien avant que soit publiée l'encyclique. La plupart de ceux qui obtenaient la licence ou le doctorat étaient appelés à enseigner dans les différents séminaires d'Europe et d'Afrique pour le reste de leur vie active, même si l'un ou l'autre réussissait à être nommé en Afrique pour un travail pastoral avec les autres.

La discipline au scolasticat imposait un lever matinal et une grande ponctualité, la cloche rappelant tout au long de la journée les conférences, l'étude, les 4 heures de prière et d'exercices spirituels, les repas, le travail manuel et la récréation.. Les nombreuses fêtes brisaient la routine. Il fallait absolument s'assurer une santé de fer. La messe du matin était suivie d'un temps d'éducation physique et, les jeudis et dimanches, on encourageait le sport bien avant que cela ne devienne une habitude dans les écoles et collèges sur le continent européen. Le travail manuel se pratiquait chaque jour et permettait de garder la maison propre bien que la plupart des scolastiques se voyaient attribuer des travaux extérieurs au grand air. Conformément à la tradition de la Société, une grande importance était donnée à la vie de communauté. Elle sera considérée plus tard, en mission, comme un moyen indispensable pour se serrer les coudes. Par contre, les amitiés particulières étaient vues d'un très mauvais œil. Néanmoins, la personnalité des scolastiques se forgeait grâce à ce réseau de relations qui ouvrait chacun à son semblable quels que soient la nationalité, l'âge, le milieu social, ou le caractère. Les futurs missionnaires se préparaient à travailler avec des populations africaines chez qui la vie communautaire est d'une extrême importance.

Au cours de l'année, des portes s'entrouvraient, à l'occasion, sur une activité pastorale. Les étudiants pouvaient profiter de leur jeudis après-midi libres pour pratiquer l'arabe tout en donnant des cours aux enfants et

32. Lettre du cardinal Lavigerie du 1^{er} janvier 1888, citée dans la notice nécrologique de Quiennec. († 1946).

33. Dans les grands séminaires, les enseignants sont officiellement appelés professeurs.

34. *Ad Catholici Sacerdotii*, 20 décembre 1935, AAS 28 (1936), paragraphe 66.

aux jeunes de la paroisse de Tunis, à quelques kilomètres de Carthage. Ils enseignaient le français aux migrants d'Afrique sub-saharienne. Jusqu'en 1930, des cours de médecine tropicale furent prodigués par le docteur Sabini, un Sicilien, et certains scolastiques étaient cooptés pour aller mettre en pratique leurs connaissances dans les villages environnants³⁵. Ils faisaient à vélo le tour des villages, visitant les malades avec quelques remèdes en poche. Alors que les services médicaux du pays se mettaient en place, certains médecins se mirent à soupçonner les étudiants de dépasser leurs compétences. Leur appréhension arriva jusqu'aux oreilles de personnages en haut lieu qui demandèrent au Supérieur général, M^{gr} Birraux de faire le nécessaire « pour remédier à cette situation ». Les séances de *toubiberie*, comme on les appelait, furent suspendues³⁶. Les soldats du 10^e Régiment de Tirailleurs sénégalais étaient basés en ville et à La Goulette, à quelques kilomètres seulement du scolasticat. En 1931, les scolastiques rassemblent quelques soldats pour une réunion et voilà qu'elle se termine par des cours de français, de la correspondance à leurs familles et des projections de films et de diapositives. Les rencontres informelles les amenaient assez facilement à parler religion. Les soldats, dit-on, n'avaient nulle honte d'aborder des sujets religieux. Éloignés et comme arrachés de leur lieu d'origine, ils s'ouvraient volontiers aux idées extérieures. Certains demandèrent même d'être catéchisés. Et quand ces soldats furent démobilisés et retournèrent chez eux quelque part en Afrique de l'Ouest (tous n'étaient pas Sénégalais), leur prestige leur assura un certain statut au village; plusieurs devinrent catéchistes. Sur sept ans, quelque 700 d'entre eux furent ainsi contactés par les scolastiques. Quand cette activité fut passée aux Pères de Tunis, une délégation de deux sergents vint se plaindre. Ils préféraient les contacts avec les jeunes étudiants; alors, le Supérieur général leur demanda de continuer³⁷. Comme ils ne retournaient pas chez eux entre l'entrée au noviciat et l'ordination cinq ans plus tard, en 1933, on construisit une maison de vacances³⁸ à Gamart, près de la côte. Il y avait aussi, pour exercer les talents de grimpeurs, les montagnes de Gorrah³⁹.

35. McCoy Remigius, *Great Things Happen: A Personal Memoir of the First Christian Missionary Among the Dagaabas and Sissalas of Northwest Ghana*, Montréal, 1988, et informations de la bouche du regretté P. Jack Maguire.

36. Secrétaire du Ministère Plénipotentiaire à Birraux, 14-2-1938 in PE, 1938-1939 p. 115-116.

37. *Une petite œuvre d'apostolat dans un scolasticat missionnaire, 1937*, AGMAfr, 282132.

38. RA, Carthage, 1933-1934.

39. RA, Thibar, 1936-1937.

Du caractère

On attendait du scolastique qu'il soit un homme poli, affable et qu'il ait du savoir-vivre. On voulait un confrère avec qui il serait agréable de vivre en communauté. Il va de soi qu'on attendait aussi un homme de prière, travailleur, qui ait le souci des pauvres, vivant lui-même pauvrement et à la dure autant que possible. On insistait beaucoup, dans la formation, sur le sens de l'obéissance, une matière à réflexion qui semble avoir marqué l'époque. L'Europe était devenue très militariste dans la première moitié du xx^e siècle. La société civile ne remettait pas en question la soumission qu'elle subissait des dictateurs qui régissaient plusieurs grandes nations. L'Église baignait également dans la mouvance de ce même autoritarisme. La spiritualité de saint Ignace de Loyola, lui-même ex-officier militaire, qui mettait l'obéissance sur un piédestal, semble avoir été du pain bénit pour les Supérieurs de Congrégations religieuses naissantes. Dans le contexte particulier d'une Société missionnaire, la stricte observance répondait on ne peut mieux à l'exigence des premières missions. Il fallait en effet préparer des jeunes de 20 ans qui s'engageaient à l'aventure sur un continent qui leur était inconnu pour y vivre des mois sans autres contacts pour un temps que leurs petites communautés. Une règle stricte et une discipline stricte allaient aider à maintenir un esprit de corps pour assurer la coordination des tâches à accomplir sur d'immenses territoires.

Les restrictions inscrites dans l'emploi du temps et la direction plénipotentiaire de la Société n'ont pas vraiment freiné les originalités dans la Société. Dans un rapport à la SCPF (Sacree Congrégation pour la Propagation de la Foi) d'avant le chapitre de 1936, le P. Marchal, Premier Assistant au Conseil général, décelait une baisse du sens de l'obéissance dans la génération de l'après-guerre. Les jeunes gens « opposent à leurs maîtres une mentalité volontaire, une insensibilité morale, une affectation de personnalité et d'indépendance ». Ça ne se remarquait pas dans les maisons de formation. Mais, à leur arrivée en mission, l'impression donnée par les jeunes prêtres décevait.

« Il semblerait que les jeunes n'ont pas de l'obéissance et de la modestie du jugement la même conception et le même respect que leurs devanciers, même ceux qui ont pris des cheveux blancs sur le terrain de l'apostolat... »

Il serait excessif de généraliser :

« Mais il nous faut ne rien négliger pour maintenir intact le patrimoine moral de la société fondée sur l'esprit d'obéissance tel que nous l'a inculqué notre Vénéré fondateur »⁴⁰.

40. P. Marchal au cardinal Préfet de la Propagande, *Rapport sur le recrutement de la Société et sur les maisons de formation*. Chapitre général de 1926.

Des critiques d'une génération à l'autre, cela a toujours existé, ne l'oublions pas.

Les nouveaux prêtres quittaient le scolasticat avec un solide bagage de connaissances sur la tradition chrétienne qu'ils pouvaient faire passer dans leurs sermons et leur catéchèse. Ils s'étaient suffisamment familiarisés avec les lois de l'Église pour affronter la pastorale des sacrements. Ils possédaient enfin ce qu'il faut pour assurer une liturgie en latin, soutenue (pour ceux qui avaient l'oreille musicale) par le chant grégorien qu'ils avaient côtoyé. À force de vivre en milieu international et de devoir échanger leurs points de vue en communauté, leurs esprits s'élargissaient. Des années de travaux manuels leur donnaient le goût de mettre la main à la pâte tout en révélant des talents. Ils rayonnaient de santé et se sentaient prêts à mordre la vie que ce soit sous les tropiques ou en Afrique du Nord. De toutes façons, ils savaient bien que le programme qui les attendait était taillé par et pour des Pères Blancs : travailler en communauté internationale, s'adapter à la culture locale et épouser autant que possible la vie des gens – pour témoigner de leur foi chrétienne en oubliant autant que faire se peut leurs racines européennes.

Mais la formation missionnaire comportait des lacunes. L'emploi du temps au scolasticat avait été fait sur la base de cours de théologie et autres sujets académiques. Mais ce qui manquait aux professeurs, c'était l'expérience pastorale. À moins d'avoir fait le service militaire en Afrique comme Thévenon, dont on a déjà parlé, les seules connaissances de l'Afrique que les étudiants pouvaient avoir, ils les tiraient des cinq ans passés dans la chaude atmosphère du noviciat et du scolasticat. À devoir traverser l'adolescence et la jeunesse dans un séminaire sans véritable responsabilité, ils en sortaient un tant soit peu immatures. Par contre, on peut considérer comme un avantage qu'un jeune missionnaire arrive dans son vicariat *tabula rasa*. Étant donné la vaste palette d'activités possibles à travers une Afrique si variée, la véritable formation se faisait une fois arrivé dans son poste. Le nouvel arrivant devait alors se mettre à l'apprentissage de la langue locale, étudier les us et coutumes, se familiariser sur le tas avec les finances, les conseils, les enseignements et l'administration. Sa première nomination se faisait normalement dans une communauté où des têtes plus chevronnées que la sienne prendraient soin de l'initier aux tâches pastorales. S'il arrivait, comme la plupart des jeunes missionnaires, avec l'enthousiasme et la ferme volonté d'apprendre, il finissait vite par relativiser ce qu'il avait appris au scolasticat. Il ne fallait pas longtemps alors pour que ses nouvelles responsabilités, l'expérience du pays et des gens ainsi que son besoin de survivre dans une mission isolée de l'Europe lui forgent une grande maturité pour son âge. Il avait encore beaucoup de choses à apprendre : comment trouver un équilibre dans sa vie dans une mission tellement loin de tout, comment communiquer quand la culture n'a rien à voir avec la sienne. Il fallait aussi se faire aux méthodes pastorales en vigueur dans le vicariat où il était nommé et braver le climat tropical. Quelles qu'aient été les lacunes au cours de la formation, le

système a quand même produit des centaines de missionnaires qui se dévouèrent corps et âmes pour des populations aussi variées qu'elles peuvent l'être en Afrique. L'impact qu'ils ont eu sur la foi et la vie des gens fut d'une portée considérable et il dure encore.

La réorganisation

Avec la fin de la guerre, le scolasticat ne connaîtra plus les difficultés que créait le service armé quand il fallait prévoir et organiser le personnel. Dès 1924, les choses deviennent relativement stables, les cinq professeurs ont au moins cinq ans d'expérience. Le Supérieur est le P. Malet, un vieux loup du métier, quinze ans de service dans le même poste. Et le nombre des scolastiques augmente chaque année. En 1921, alors qu'il n'y avait que 15 candidats sur les trois ans, voilà qu'un groupe de 68 arrive du noviciat; ils étaient si nombreux qu'ils devaient se partager une chambre à trois ou même quatre. En 1928, ils dépassaient les 150⁴¹. Il fut alors décidé que les étudiants belges repartiraient chez eux faire leur théologie dans une nouvelle fondation. Ils étaient 32 à rejoindre les étudiants de philosophie à Bouchout et, pendant ce temps-là, on construisait un nouveau scolasticat sur une parcelle de 4 ha à Heverlée, près de Louvain. L'année suivante, alors que la construction n'était pas même terminée et que les meubles n'étaient pas encore tous là, une aile du bâtiment recevait déjà les scolastiques dont le nombre s'était accru avec l'arrivée d'un autre groupe, les novices ayant fini leur année à Alger. Au début, à cause du manque de personnel, les scolastiques s'étaient chargés de la peinture, de l'installation de l'électricité, de la cuisine et des terrains alentour. Entre-temps, un groupe de Frères continuait la construction et les boiseries. Quand l'hiver arriva, le chauffage central était installé mais parcimonieusement utilisé.

Le matin, seuls la chapelle, le réfectoire et les salles de cours étaient chauffées. Dans la journée, l'eau chaude était dérivée vers les salles d'étude et les dortoirs. Le Provincial des jésuites était agréablement surpris de voir comment les scolastiques prenaient avec philosophie les désagréments de ce confort au rabais⁴².

Pendant ce temps-là, un autre groupe de scolastiques prospérait à Trêves. La communauté y célébra son jubilé d'argent en 1924. D'abord prévu pour des étudiants de philosophie pré-noviciat, on y enseigna la théologie dès 1906 et, trois ans après, avaient lieu les premières ordinations. Le premier conflit mondial força 20 étudiants à quitter, que la guerre avait mutilés, rendus malades, ou marqués à jamais dans les combats et la captivité. Le traité de Versailles n'a pas facilité les vocations dans un pays

41. Une quinzaine de scolastiques étaient au service militaire.

42. RA, Belgique, 1928-1929 et 1929-1930.

désenchanté et à l'avenir incertain. Même les vocations missionnaires en ont souffert. Pourtant, six ans après la guerre, on comptait 21 étudiants en philosophie et 28 en théologie. Ils dépassaient en nombre tous les groupes nationaux présents à Carthage à part les Français.

Vu que le nombre ne cessait de grandir chaque année, les bâtiments de Carthage ne suffisaient plus à contenir tous les étudiants. On construisit alors à Thibar un autre scolasticat pour les deux premières années de théologie, baptisé Sainte-Croix. Le choix se fixa sur le *domaine de Thibar* pour deux raisons : parce que le rendement du domaine a permis de fournir la plus grande partie des fonds pour la construction et parce qu'il a été conçu par un Frère du domaine, Frère Alban. Construit sous la forme d'un H, le bâtiment couvrait un hectare, avec des chambres individuelles pour 200 étudiants. Il abritait une chapelle de 32 m sur 10 et toutes les salles communes nécessaires tels la bibliothèque, le dispensaire et des ateliers pour la reliure et autres travaux d'artisanat. Pour assurer l'eau courante toute l'année, on a aménagé sous la chapelle des citernes capables de contenir 1000 m³ d'eau⁴³. Une chaudière à mazout toute moderne trônait en cuisine, mais il n'y avait pas de chauffage central. Manquant d'espace à Carthage, les premiers étudiants emménagèrent l'année scolaire 1934-1935 dans un bâtiment où beaucoup de chambres n'avaient encore ni portes ni fenêtres. Pas question pour autant de retarder le déménagement. Bien au contraire, c'était là une occasion rêvée de préparer les étudiants à l'incontournable vie dure qui les attendait en mission. En plus, les étudiants pouvaient agrémenter leurs travaux manuels journaliers en s'improvisant vitriers et peintres dans la maison et jardiniers à l'extérieur, plantant des arbres en veux-tu en voilà, et des légumes plein le jardin. Sous l'œil averti de Bernard Perruche, économe de 1934 à 1939, des terrains de sports, des chemins de promenade, une vigne et des parterres de fleurs redonnaient figure humaine à la construction austère du bâtiment. Au programme des études : dogmatique, théologie morale, Droit Canon, histoire de l'Église et théologie ascétique. Pour économiser les professeurs, l'Écriture sainte n'était donnée qu'à Carthage, Droit Canon et histoire de l'Église à Thibar. Le personnel se résumait en un Recteur et trois professeurs⁴⁴ appuyés d'un économe et de deux Frères. Les scolastiques faisaient deux ans à Thibar, après quoi ils continuaient leurs études à Carthage. Cette façon de faire ne dura pas, le Chapitre de 1936 ayant décidé que les trois ans de théologie se feraient désormais à Thibar. Après le diaconat, les étudiants iraient donc faire leur dernière année à Carthage.

L'ordination ne sonnait pas la fin des études. En 1927, un cours fut lancé à l'université de Lille pour donner des notions de médecine à ces missionnaires qui se retrouveraient bien vite loin des hôpitaux, pendant

43. Un million de litres.

44. Étienne van den Bosch enseignait la théologie morale, Surig l'apologétique et le Droit Canon, Bretin la théologie dogmatique et Wyckaert, le Recteur, l'histoire de l'Église et la théologie ascétique.

qu'à Rotterdam, les Hollandais bénéficiaient de six semaines de cours de médecine tropicale. Les Belges, généralement astreints au service militaire, avaient un cours spécial d'un an destiné à ceux qui partaient au Congo. Ils suivaient toute une série de conférences données par des professeurs de l'université de Louvain, sur la médecine, l'élevage et les lois coloniales. Même une fois arrivés en mission, les jeunes prêtres ne devaient pas se contenter des connaissances acquises en théologie mais s'astreindre à les revoir régulièrement. Leurs efforts étaient d'ailleurs sanctionnés par un examen chaque année au cours des six ans qui suivaient l'ordination. Ce test avait lieu ordinairement durant la retraite commune. Mais, dans son rapport pour le Chapitre de 1936, le P. Marchal faisait remarquer que les besoins de l'apostolat absorbaient toutes les énergies du missionnaire et « la culture intellectuelle de la plupart des jeunes missionnaires est presque fatalement arrêtée peu de temps après leur arrivée en mission ». Il est inévitable que certains qui avaient eu du mal à se faire à la vie en Afrique, soient retournés en Europe ou en Amérique du Nord, mais c'était des exceptions. La majorité sont restés et ont passé le reste de leur vie en Afrique.

Algérie (1919-1939)

À la recherche d'une voie missionnaire

Chaque soir, avant de se retirer dans leur chambre, Pères et Frères de Maison Carrée en Algérie se rassemblaient pour la prière du soir. Après les litanies de Loreto, ils adressaient cette prière à Notre-Dame-d'Afrique :

« Soyez touchée de la profonde misère des musulmans et des autres infidèles d'Afrique... Ne souffrez pas que ces infortunées créatures, qui sont vos enfants comme nous, continuent à tomber en enfer au mépris des mérites de Jésus-Christ. »

La théologie populaire de l'époque tenait pour sûr que les non baptisés n'avaient pas grande chance d'être sauvés. Le cardinal Lavigerie qui avait édicté des règles pour la pastorale en Algérie interdisait formellement de baptiser qui que ce soit, enfants ou adultes, si ce n'est à l'article de la mort¹. La raison de ces interdictions était plus pastorale que théologique. Le cardinal, réputé pour sa vision à long terme, voyait bien au-delà du cas individuel ou de l'événement passager². Il voyait dans l'annexion de l'Algérie à la France une occasion providentielle pour fonder une nation chrétienne en Afrique du Nord³. Conscient des sentiments hostiles chez bon nombre de musulmans, il pensait qu'il faudrait compter un siècle

1. « J'interdis de baptiser qui que ce soit, et même de proposer le baptême, sans mon autorisation. » Lavigerie, *Circulaire du 1^{er} février 1873*, in *Instructions aux missionnaires* (Namur 1958) p. 27.

2. C'est ainsi qu'en venant à Alger ses projets ne s'arrêtaient pas à Alger mais à l'Afrique entière. Il accepta le titre de Primat d'Afrique de peur qu'il soit donné à l'archevêque de Malte. (O'Donnell J.D., *Lavigerie in Tunisia: Interplay of Imperialist and Missionary*, Athens, University of Georgia Press, 1982, p. 161-162). Un jour, après une traversée mouvementée de la Méditerranée, non seulement il remercia le ciel d'être arrivé sain et sauf lui et ses compagnons, mais il organisa des moments de prières à la basilique d'Alger pour tous les gens qui voyageaient en mer.

3. Cet idéal prévalut durant de nombreuses années. Dans une allocution donnée à Oued-Aissi en 1927, M^{gr} Leynaud, archevêque d'Alger, parlait de cette Église africaine... ressuscitée aujourd'hui... après 15 siècles de mort, grâce à la France qui n'a pas failli à la mission exceptionnelle qui lui était dévolue. Ses mots rencontrèrent l'approbation générale de son auditoire. *Petit Écho*, 1927.

avant qu'on puisse y prêcher ouvertement l'Évangile. Entre-temps, la conversion d'arabes ou de kabyles pourrait très vite attirer l'hostilité de leur entourage. Sous la forte pression sociale, ceux-ci seraient amenés à apostasier, et se poseraient finalement en obstacles plutôt que comme pierres d'attente à une évangélisation. Il préféra donc attendre qu'il y ait un mouvement de foule, quitte à patienter même une centaine d'années. Les jésuites qui avaient quelques postes en Kabylie se retirèrent, se sentant trop limités dans leurs activités par ces consignes d'extrême prudence imposées par le cardinal Lavigerie sur le baptême⁴.

Il est clair que la tension était également palpable chez les Pères Blancs d'Algérie qui recevaient régulièrement des nouvelles de leurs confrères d'Afrique Centrale leur parlant des milliers de fidèles fréquentant leurs églises pendant qu'on les dissuadait d'administrer le baptême aux quelques rares individus qui le demandaient. Deux d'entre eux, Alexandre Hamard et Émile Bonhomme, mécontents des restrictions imposées, quittèrent la Société pour rejoindre celle des Missions Africaines. Ils furent envoyés en Côte d'Ivoire dont Alexandre Hamard devint le premier préfet apostolique⁵.

Cinquante ans après la fondation des premières missions en Algérie, durant l'entre-deux-guerres, les frustrations s'intensifiaient. On remettait de plus en plus en question le bien-fondé des instructions du cardinal Lavigerie. Le temps n'était-il pas venu de prêcher ouvertement et de baptiser sans restriction ? La première préoccupation des missionnaires n'est-elle pas de s'occuper de ces petits groupes de chrétiens nés en Kabylie dont les membres avaient été baptisés après la mort du cardinal ? Ne sont-ils pas l'espoir d'une pépinière d'autres chrétiens ? L'éducation des jeunes musulmans dans les écoles n'est-elle pas un moyen de transformer les relations entre chrétiens et musulmans ? Les soins médicaux dans les hôpitaux et l'enseignement dans les écoles ont-ils vraiment permis de faire tomber les préjugés ? L'expansion de la langue et de la culture françaises seraient-ils les bons moyens pour permettre aux Arabes de s'imprégner de la civilisation chrétienne ? Parmi les Pères Blancs, on s'essayait à toutes sortes de méthodes et de manières de faire. Et 1936 marquera le début d'un changement radical dans les approches pastorales. Ce chapitre abordera donc les problèmes rencontrés et le travail accompli avant cette date.

4. Le provincial des jésuites écrivait : « À quoi bon cette mission sans prédication, sans exercice de zèle, sans action directe sur les âmes... J'ai envie de pleurer quand je me vois contraint de refuser la grâce du baptême à ces jeunes de quinze à dix huit ans qui la demandent avec insistance et qui vivent de longues années en vrais chrétiens ». Cité par Grazzini Fulvio, « L'Église en Tunisie » par Henri Teissier in *Histoire des chrétiens d'Afrique du Nord*, Paris 1991, p. 176.

5. Information personnelle recueillie auprès du P. Pierre Trichet, archiviste à Rome de la Société des Missions Africaines.

Alger

L'autorité centrale de la Société se trouvait à Alger. C'est là qu'elle avait été fondée dix ans avant que des missions ne soient lancées au sud du Sahara. Au départ, les Pères Blancs s'étaient intéressés uniquement à l'idée d'un apostolat auprès des musulmans d'Afrique du Nord⁶, ce qui, par la suite, fera dire à certains missionnaires travaillant en Afrique du Nord que les missions en Afrique sub-saharienne avaient détourné la Société de son premier objectif. Que ce reproche soit fondé ou non, les missions en Afrique du Nord ont toujours tenu une très grande place dans la Société. Même M^{gr} Livinhac dans la première lettre qu'il écrivit après son rappel en 1890 à la tête de la Société, tout dévoué qu'il ait été au peuple bugandais, parlait du Sahara comme de « la plus importante et la plus difficile de nos missions »⁷. Le Conseil général de la Société résidait dans l'imposante bâtisse de Maison Carrée située dans le village d'El Harrach en banlieue d'Alger⁸. Ce lieu entouré de marais avait précédemment abrité un fort occupé par les Turcs. À la fin du XIX^e siècle, ce qu'on appelait alors la Maison Mère de la Société se trouvait au centre d'une propriété de 200 hectares de céréales et d'oliviers et de 500 hectares de vignobles d'un vin de bonne renommée. Les nouvelles recrues de la Société qui avaient quitté Marseille par la mer voyaient, à l'approche d'Alger, pointer sur son promontoire surplombant la baie d'Alger la basilique *Notre Dame d'Afrique* où le cardinal Lavigerie avait organisé les magnifiques cérémonies d'envoi des premières caravanes partant pour l'Afrique de l'Est et l'Afrique centrale⁹. Les nouveaux arrivés passaient un an au noviciat Sainte-Marie, près de Maison Carrée. Le modèle de formation ne connut de changement que dans les années 1930 avec le fort accroissement du nombre de candidats, quand le besoin se fit sentir, au Chapitre général de 1936, de créer des provinces au niveau des pays¹⁰. Jusqu'à la seconde guerre mondiale, Pères et Frères ayant plus de dix ans en mission sub-saharienne étaient rappelés à Alger pour une retraite de 30 jours à Maison Carrée. Entre-temps, ils étaient tenus d'écrire chaque année une lettre au Conseil général relatant ce qu'ils faisaient. Le 10^e Chapitre général (l'autorité suprême de la Société) se tint à Alger. En

6. « Je prends la liberté de venir vous entretenir d'une œuvre nouvelle fondée dans mon diocèse et destinée à fournir des missionnaires aux contrées de l'Afrique du Nord. » Lavigerie à un supérieur de grand séminaire, 20 Mai 1969, in *Recueil des lettres sur les Œuvres et Missions Africaines*, Paris, 1869, p. 89.

7. 1^{ère} lettre circulaire de Livinhac à l'occasion de la nomination du P. Toulotte comme vicaire apostolique du Sahara en 1891.

8. On parle également de Maison Carrée pour désigner la Maison Mère de la Société.

9. Notre-Dame d'Afrique fut confiée aux Pères Blancs jusqu'en 1897, puis, à nouveau, de 1930 à nos jours.

10. Les candidats allemands furent exceptionnellement envoyés à Trêves et Marienthal dans les années qui suivirent la première guerre mondiale.